

nomanes. Pour quelques-uns de nos concitoyens qui s'en amusent, la multitude souffre involontairement de l'usage établi. Je compte parmi mes clients un fort honnête homme qu'on accusait de voler le trésor public, et sa femme vient d'en mourir de douleur. J'en connais un autre qui est d'un caractère violent et que je traite d'un anévrisme. Il y a huit ans que les feuilles publiques le font passer pour un imbécile, il est bien capable d'en perdre la tête ; mais il est notoire qu'il s'est montré jusqu'alors rempli d'esprit et d'habileté. L'on m'appela l'autre jour auprès d'un jeune homme qui s'était battu pour sa famille publiquement déshonorée, et qui mourut dans mes bras d'un grand coup d'épée. Je ne saurais vous dire le nombre prodigieux de citoyens honorables décriés, insultés, diffamés, et que cette étrange mode prive du sommeil et de l'appétit. Vous avez pu voir comme s'en agitent les gens les plus détachés.

— J'ai vu, dit Germain ; mais dites moi, des flammes si dévorantes ne sauraient sortir que de volcans ; il faut que les hommes qui répandent ces écrits soient terriblement passionnés pour leurs idées.

— Monsieur, c'est selon. Ce sont de bonnes gens, pour la plupart sans instruction, sans gravité, sans conscience qui font une besogne quotidienne de cette perturbation. On écrit après le repas, le cure-dents sur les lèvres, et l'on avise de gaieté de cœur à l'embrasement du pays. Il y a là-dedans de petits jeunes gens qui ne sont pas majeurs. Un méchant propos a tué dernièrement un général octogénaire chargé de gloire et d'honneur. Quand il s'est agi de remonter à la source, on a trouvé que le calomniateur n'avait pas vingt ans, et puis étonnez-vous que le public enrage !

— Je ne m'en étonne point ; mais dites-moi, poursuit Germain dans sa simplicité, pourquoi souffre-t-on qu'il s'écrive, ou qu'il se lise du moins des choses pareilles ?

Le docteur leva sur lui des yeux pleins d'étonnement.

— Sans doute, reprit l'autre avec assurance, que n'empêchez-on un petit nombre de désœuvrés de troubler la paix d'un peuple ?

— Vous voulez rire ?

— Je vous proteste que le cas me paraît trop sérieux.

— Mais, mais, mais. . . Vous n'y songez point. . . Et la liberté de la pensée !